Histoire de l'architecture occidentale aux XIX^e et XX^e siècles

Jean-Michel Leniaud

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1192>

DOI : 10.4000/ashp.1192

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 214-218

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Jean-Michel Leniaud, « Histoire de l'architecture occidentale aux XIX^e et XX^e siècles », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 142 | 2011, mis en ligne le 27 juillet 2011, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1192> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1192>

HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE OCCIDENTALE AU XIX^e ET AU XX^e SIÈCLES

Directeur d'études : M. Jean-Michel LENIAUD

Programme de l'année 2009-2010 : *Les travaux de Saint-Denis XIX^e-XX^e siècle : le premier chapitre de l'histoire de la restauration monumentale en France.*

C'est à Saint-Denis, sur le chantier de l'abbatiale, que l'histoire de la restauration monumentale trouve en France son chapitre premier, lorsque, le 3 ventôse an XIII, le Premier Consul ordonne la restauration de l'édifice. Personne jusqu'à présent n'a osé prononcer pareil constat car les travaux conduits à Saint-Denis à partir de l'Empire jusqu'à la nomination de Viollet-le-Duc ont fait l'objet de telles critiques qu'ils ont sombré dans l'oubli quand ils n'ont pas été victimes d'interprétations calomniatrices. On préfère s'en tenir, en répétant les termes de la violente campagne d'opinion qui, dans les années 1840, a conduit à la démission de François Debret et à son remplacement par Viollet-le-Duc, à l'histoire officielle que les Monuments historiques se sont forgée. Elle tient en ceci : aucun chantier ne mérite considération qui serait antérieur à la Madeleine de Vézelay ; c'est là que la restauration monumentale se serait constituée en science et, grâce à cette expérience, nul autre que le sauveteur de l'abbatiale bourguignonne ne pouvait garantir le salut de l'ancienne nécropole des rois. Ce n'est pas le lieu ici de rappeler combien les travaux de la Sainte Chapelle conduits, dès la fin des années 1830, sous la direction de Félix Duban, beau-frère de Debret, avec la collaboration de Jean-Baptiste Lassus, ont contribué plus que d'autres à l'élaboration d'une théorie et d'une pratique en matière de restauration monumentale. Ni celui d'expliquer à quel point les interventions de Viollet-le-Duc à Vézelay n'ont pas été celles d'une main légère : autant de démonstrations qui ont été faites par ailleurs. On entend énoncer ici en quoi réside l'originalité des campagnes conduites à Saint-Denis.

Le chantier ouvert sur ordre de Napoléon se singularise par une originalité fondatrice : il ne vise pas seulement à remettre l'édifice en état mais à l'affecter d'un usage nouveau. Par décision du 20 février 1806, en effet, l'empereur le consacre à la sépulture de ses descendants. C'est la conjonction de ce double dessein qui s'avère si nouvelle : on avait pu restaurer des monuments, on avait pu modifier l'affectation de tel ou tel bâtiment. Jamais, on avait poursuivi le projet simultané de restaurer et de réutiliser. Le caractère inédit de ce programme de travaux s'explique par les conditions dramatiques dans lesquelles la Révolution a plongé le patrimoine bâti : elle n'a pas seulement détruit les usages anciens en supprimant les ordres, les institutions et la propriété ecclésiastique ; elle a aussi gravement porté atteinte à la matérialité des édifices eux mêmes, soit par vandalisme populaire, soit au nom de l'économie de guerre ou de la politique. L'ancienne abbatiale, nécropole des rois, a gravement souffert : l'ensemble de son mobilier et de son décor a été détruit, ses clôtures de verre ont été défoncées, sa toiture de plomb a été arrachée, la charpente de la nef abandonnée aux intempéries. Le douloureux gémissement qui s'exhale du *Génie du christianisme* est trop connu pour

qu'il faille encore s'en faire ici l'écho. Il a conduit Napoléon Bonaparte à prendre la décision de restaurer les lieux.

Mais il était impossible à Napoléon de rendre au lieu son ancien usage. Cimetière des rois, temple des gloires de la nation d'Ancien régime, fondation bénédictine transférée à la congrégation de Saint-Maur, autant d'expressions, de concepts et d'institutions que la Révolution a voulu éradiquer du cours de l'histoire. En 1806, l'empereur décide que l'ancienne église de la Madeleine sera affectée au temple de la Gloire, il pense en même temps donner satisfaction à son oncle, le cardinal Fesch, qui souhaite installer dans les bâtiments abbatiaux une école des hautes études ecclésiastiques et, de l'ancienne abbatale, il fait la nécropole de la nouvelle dynastie. Et de même que celle-ci prend la place des anciens rois, une institution ecclésiastique inédite, un chapitre constitué d'anciens évêques, est appelé à succéder à la communauté monastique millénaire, le chapitre impérial de Saint-Denis.

C'est donc d'une réutilisation qu'il s'agit, de la réaffectation d'un monument ancien à un usage pour lequel il n'a pas été conçu. Elle implique la définition d'un programme qui, bien qu'il ne soit pas explicité avec clarté, va conditionner les premiers travaux de restauration : par exemple, l'installation du caveau de l'empereur dans la crypte d'Hilduin conditionne la réorganisation de toute l'église souterraine, de la même manière que l'édification d'un chœur canonial au flanc sud de l'ancienne abbatale conduit à la transformation des maçonneries de ce côté de l'édifice. Il en sera de même tout au long du XIX^e siècle lorsque, du monument funéraire tel que la Restauration l'a conçu, on va passer au monument national dont la Monarchie de Juillet invente le concept, puis à la nécropole de Napoléon III, au projet de musée de la sculpture française et, pour finir, au lieu ouvert de plus en plus largement à la visite. À chaque changement de programme correspond une inflexion dans la restauration : la plus notable intervient pendant le Second Empire lorsque Viollet-le-Duc profite du chantier du caveau impérial pour restituer dans leur état d'origine les volumes intérieurs de la nef.

Ce n'est pas seulement dans la corrélation de la réaffectation post-révolutionnaire et des changements d'usage successifs avec le projet de restauration que réside l'originalité des campagnes de travaux conduites à Saint-Denis. Elle tient au caractère expérimental des opérations qui y ont été conduites. L'énormité des moyens financiers qui leur ont été consacrées au cours du XIX^e siècle, la nouveauté que constituait à l'issue du siècle des Lumières une intervention aussi considérable sur un monument gothique, la multiplicité des corps de métier nécessaires et la complexité des techniques ont impliqué des tâtonnements, des adaptations, l'apprentissage de savoirs faire nouveaux ou oubliés depuis longtemps. Dès l'Empire, il faut réapprendre les tours de main de l'art du vitrail, adapter le ciseau du sculpteur à ce qu'on croit être la plastique pré-romane et, plus généralement, se former à l'esthétique de « l'harmonie de style », laquelle implique une mise en conformité des décors et de l'ameublement avec les grandes lignes de l'architecture. De 1813 à 1846, Debret, pendant la longue période au cours de laquelle il est chargé de l'édifice, va beaucoup plus loin. Mettant ses pas dans ceux de Charles Percier, il relève le plus scrupuleusement possible les vestiges de polychromie en train de disparaître, enfouit sur place pour éviter de le détruire l'appareil d'une rosace qui ne supporte plus d'être remontée, bref invente les premiers linéaments d'une déontologie de la restauration. Il forme avec bonheur des ateliers

de vitrail et de peinture murale, tente de remployer les éléments de décors provenant d'édifices mutilés par la Révolution, s'efforce de créer une atmosphère pathétique en installant avec l'aide d'Alexandre Lenoir les tombeaux royaux dans l'église souterraine. Quant à son successeur Viollet-le-Duc, il bénéficie largement de l'expérience acquise sur le chantier de la Sainte Chapelle en matière de sculpture, plomberie, peinture murale, vitrail, céramique et la met au service d'un projet de restauration qui vise à la restitution de l'état archéologique originel. Les architectes des monuments historiques qui interviendront à sa suite à Saint-Denis poursuivront dans la même voie.

Mais ce qui, plus encore, constitue l'originalité du chantier de Saint-Denis tient à la brutalité avec laquelle se succèdent les idéologies qui gouvernent les projets de restauration. On peut en distinguer trois dont, en premier, les interventions de l'époque impériale et du début de la Restauration sous la direction de Legrand, de Cellierier et de Debret. La mise en scène quasi piranésienne qui est alors installée dans le chœur de l'édifice, qu'au reste Napoléon réprouve, exprime une pathétique froideur au service de la mort telle que la comprend le pré-romantisme naissant : ce n'est pas que l'architecture gothique lui soit indifférente, elle entend jouer des contrastes d'ombres et de lumières, du vertige que les élévations suscitent, de la terreur sublime qu'inspirent les masses en porte-à-faux. Cette conception de l'intervention sur un édifice médiéval interprète plus qu'elle ne restitue, met du sentiment plus que de la science, crée plus qu'elle ne restaure.

Vers la fin de la Restauration, apparaît une conception nouvelle de la restauration monumentale : à cette époque, Alavoine entreprend la réédification en fonte de la flèche de la cathédrale de Rouen et la jeune génération architecturale – parmi elle, Henri Labrousse est connu comme le plus célèbre – s'emploie avec un optimisme confiant à marier la pierre avec les matériaux nouveaux qu'apporte l'industrie. À Saint-Denis, Debret utilise les mortiers artificiels et le mastic de Diehl, conçoit une charpente en fer et en fonte ainsi qu'une couverture en cuivre : à l'âge industriel, la restauration se veut progressiste. Mais elle fait dans le même temps des progrès considérables dans la compréhension de la structure gothique : avant même que Lassus puis Viollet-le-Duc ne le fassent dans leurs écrits respectifs, le conseil des bâtiments civils exprime à l'occasion du contrôle qu'il exerce sur les projets de Debret une analyse du système de retombées des forces par la croisée d'ogives et du principe de contrebutement par le moyen des arcs boutants à laquelle nos deux architectes archéologues n'auraient pas changé un iota.

La troisième phase s'ouvre par une violente polémique qui culmine et s'achève en 1846 lorsque Debret démissionne et que Viollet-le-Duc lui succède. Suscitée par la nouvelle génération des archéologues qui gravite autour de Mérimée et de la commission des monuments historiques et aussi de Didron et des *Annales archéologiques*, elle met en cause la capacité de Debret à comprendre la structure d'un édifice gothique, et l'effondrement de la flèche nord semble lui donner raison, elle conteste son projet de consacrer l'édifice à l'évocation de l'histoire nationale ou, à tout le moins, d'en concevoir le programme sans s'assurer préalablement du consensus des experts, elle réprouve certaines de ses techniques de restauration, entre autres dit-on, des ravalements trop brutaux, ainsi que des matériaux jugés trop modernes donc inauthentiques, le mastic de Diehl et la peinture à l'huile. Deux ans plus tard, en 1848, Mérimée et

Viollet-le-Duc élaborent à propos des cathédrales gothiques un cahier des charges concernant les modes d'intervention des différents corps d'état, depuis le ravalement jusqu'au vitrail et à la serrurerie en passant par la charpenterie et la couverture, définissent les conditions dans lesquelles les matériaux archéologiquement importants mais non réemployables doivent être stockés et conservés et mettent en place un rigoureux mode de suivi comptable des opérations. Ainsi l'art de restaurer entre dans une ère nouvelle : celle de l'affirmation par l'État de la maîtrise d'ouvrage publique. Plus encore, il se place à la faveur de la réorganisation administrative et politique qui découle de 1848 sous l'empire de la conception archéologique de Viollet-le-Duc. Les expériences de l'âge industriel en matière de matériaux nouveaux ne sont pas seulement abandonnées mais proscrites, elles doivent même être supprimées : Viollet-le-Duc n'a de cesse, mais en vain, d'obtenir le remplacement du comble métallique de la nef. En revanche, les efforts entrepris pour ressusciter les anciens métiers d'art sont amplifiés. D'une conception progressiste, celle de Debret, on passe à une restauration rétrospective, pour reprendre le mot de Goethe, qui cherche dans le passé les secrets de demain. Mais à quoi visent cette rigueur administrative nouvelle et cette résurrection des anciens métiers d'art ? Il se s'agit plus comme sous l'Empire de trouver dans l'édifice gothique un prétexte à création contemporaine, ni comme au temps de Debret de concevoir avec plus ou moins d'amateurisme des projets d'archéologie médiévale, mais de retrouver scientifiquement, c'est-à-dire grâce à la documentation et au raisonnement qui y supplée lorsqu'elle fait défaut, l'organisation et le décor d'origine, puis de les restituer avec exactitude sauf à ce que l'usage du moment n'en implique l'amodiation.

C'est en application de ces principes que Viollet-le-Duc, puis ses successeurs-disciples, dont le plus notoire, Jules Formigé, intervenait encore au milieu du xx^e siècle, s'employèrent à supprimer l'œuvre de la première moitié du xix^e siècle : à l'intérieur de la basilique, la plupart du mobilier liturgique et les peintures murales ont disparu tandis que la plupart des vitraux, l'orgue de Cavaillé-Coll et sa tribune ont pu résister passivement aux menaces ; dans l'église souterraine, les aménagements de Viollet-le-Duc pour le caveau de Napoléon III ont détruit l'organisation datant du Premier Empire et de la Restauration. Au temps de Formigé, ce fut au nom des mêmes principes de pureté archéologique que ce même caveau de Napoléon III fut à son tour détruit au profit d'une crypte archéologique esthétiquement désastreuse et que les peintures murales dont Viollet-le-Duc avait décoré les chapelles absidiales et le déambulatoire furent lessivés et, avec elle, non seulement ce qui subsistait du temps de Debret mais les vestiges des polychromies médiévales, de la Renaissance et des époques ultérieures. Aujourd'hui, c'est au nom de ces mêmes principes que les immenses verrières installées par Debret dans la nef, le transept et le chœur ne font l'objet d'aucun entretien et qu'il est régulièrement question de ramener le niveau des travées de l'entrée et de la tribune au niveau d'origine après avoir supprimé les apports du début du xix^e siècle.

C'est à Saint-Denis que s'est opérée cette révolution dans la manière de restaurer. Pourquoi en ce lieu et avec autant de brutalité ? La réponse tient partiellement en ce que l'abbatiale fut le premier chantier de restauration et, qu'en tant que tel, il permit de s'exprimer à des conceptions qui, toutes, ont été étouffées par la pensée et la pratique

de Viollet-le-Duc. En raison de l'énormité du chantier, les interventions furent si considérables qu'elles ne purent pas toutes être détruites ultérieurement – mais pour combien de temps ? Les colonnettes en fonte installées par Alavoine à la cathédrale de Séz ont été supprimées dans les dernières décennies du xx^e siècle et la couverture en cuivre de la nef de la cathédrale de Rouen, qui date de la fin des années 1830, est menacée par un projet de restitution passablement hypothétique de l'état du xvi^e siècle. On comprend ainsi combien sont précieux ces restes ou plutôt ces résidus de l'intervention du premier xix^e siècle.

Bien que mal documentés parce que généralement conduits selon des procédures de contrôle peu rigoureuses, les travaux que Viollet-le-Duc a dirigés à Saint-Denis ne sont pas moins essentiels à la compréhension de la pensée de ce théoricien de la restauration. C'est, par exemple, à propos de l'abbatiale et pour contester les travaux de ses prédécesseurs que le futur auteur du *Dictionnaire raisonné* a affirmé que toute atteinte à la structure gothique mettait en cause l'équilibre de tout l'édifice, que les défauts de construction dont les maçons médiévaux avaient été responsables impliquaient des désordres dans la statique, que le métal et la pierre ne faisaient pas bon ménage.

La présentation de cette recherche se poursuivra en 2010-2011.